

## **Journée Œcuménique des Eglises 27 janvier 2025, Strasbourg**

### **Credo – fêter Nicée en 2025, avec 1700 ans de recul**

Pouvons-nous encore, en 2025, confesser la foi avec de vieux mots et des concepts philosophiques d'autrefois ? Que peut apporter une commémoration ?

Il est essentiel qu'il ne s'agisse pas simplement d'un souvenir à célébrer, comme on parlerait d'un événement passé.

Bien plutôt, cet événement fut est resté décisif, même si décisif qu'il ne serait certainement plus possible dans le monde si divisé d'aujourd'hui : ce Concile fut une synodalité mondiale, un événement de formulation commune de la foi chrétienne. L'histoire nous montre qu'il ne fut ni unanime ni représentatif de toutes les orientations de l'époque. Néanmoins il fut possible à ce moment-là de l'histoire d'affirmer la foi partagée, dans une communion de foi qui dépassait les clivages culturels et les politiques ecclésiales.

En cela, cette communion affirmée dans la foi nous ENGAGE. Nous lui sommes redevables. Nous avons la responsabilité de continuer à donner voix et sens à cette chaîne de fidélité de 1700 ans.

Nous avons d'autant plus de responsabilité que nous nous situons à un moment grave en Europe où après une paix de 80 ans, la guerre a repris en entraînant des conséquences pour l'Europe, voire pour les équilibres mondiaux. Et il s'agit d'une guerre impliquant par la force des choses des Eglises chrétiennes – ce qui pose aussi la question de l'instrumentalisation du religieux par le politique.

C'est donc aux prises avec ces questions : guerre juste – recherche de paix, instrumentalisation de rhétorique religieuse, division entre peuples frères, réarmement, perte des valeurs humaines... que les Eglises sont appelées à montrer plus fermement et à vivre des liens approfondis, des liens de synodalité au sens étymologique : de cheminer ensemble.

1. Un premier impératif pour une commémoration qui fasse sens en 2025 est de rappeler le courage d'oser un synode commun, qui fut déjà jadis et qui demeure aujourd'hui un acte ecclésial périlleux, nécessitant un courage théologique et l'humilité de la correction mutuelle. Et qui nécessite aussi une conscience des risques d'instrumentalisation politique.

À son époque, le Credo de Nicée était destiné à s'assurer mutuellement des fondamentaux de foi chrétienne face à d'autres doctrines (alors qualifiées « d'hérésies » - « d'autres choix ») ou d'autres valeurs.

Aujourd'hui les défis liés à une telle affirmation face aux « autres » affirmations ou valeurs demeure, mais avec un autre double défi:

- Dans la version sécularisée/laïque : Manifester la volonté et la capacité de s'entendre sur un sens, des valeurs humaines et une manière de vivre dans une diversité ouverte et réciproquement acceptée, impliquant une co-humanité (idéalement même une fraternité-sororité) la plus profonde possible, qui laisse place à l'empathie et à l'entraide.

Car dans un monde en grand tourment, dialoguer n'est plus une évidence, même dans nos sociétés démocratiques. Dans l'ambiance de différenciation revendiquée par rapport à « d'autres » qu'on ne veut pas reconnaître, le champ social est devenu une arène de confrontation d'opinions cherchant à s'imposer. L'esprit de dialogue est peu visible. Les réalités politiques internationales manifestent même des exemples de rencontres qui sont de véritables arènes de combat, en complète opposition aux valeurs humanistes.

- Dans la version croyante : Affirmer des orientations de foi et de réflexion théologique qui ne se contentent pas d'une simple tolérance de toutes les positions, mais s'exercent à la formulation précise des fondamentaux communs.

Repenser et reformuler la confession de foi, la discuter est une magnifique opportunité pour les différentes Eglises de se renforcer mutuellement dans la foi et l'espérance, ainsi que dans le témoignage. Entrer dans cette chaîne de fidélité et la poursuivre nécessite de vrais dialogues et contribue à l'effort poursuivi pour manifester des liens de plus en plus forts (de « catholicité ») pour des Eglises réconciliées. Des formes de réconciliation existent depuis plus d'un siècle, mais ne sont pas affirmées suffisamment, comme si l'on attendait la fin des temps pour manifester l'unité chrétienne. De nombreuses possibilités existent et sont pratiques mais peu annoncées. Il nous faut aussi la fierté de partager publiquement tout ce qui nous réunit déjà dans les partenariats, les fraternités, entre communautés, voire dans des formes de communion dans la « diversité réconciliée » de vie, de culte, de diaconie et de témoignage - terme déjà fort d'une longue histoire en œcuménisme, qui montre que le but n'est nullement l'uniformité !

Depuis l'entrée en guerre de la Russie contre l'Ukraine, je plaide pour une « théologie engagée ». Le qualificatif peut faire peur : ne serait-ce pas une radicalisation ? Bien au contraire, l'engagement en commun pris par le mouvement œcuménique dans ses expressions multiples et tant dans les directions d'Eglises que dans les réalités locales est celui du respect mutuel, voire plus que cela : la reconnaissance de l'apport *des dons de chaque Eglise*, dans la prise de conscience toujours répétée de la mutuelle co-appartenance et co-responsabilité entre Eglises chrétiennes. Nous devrions pouvoir le répéter et le manifester de manière plus visible. La voix des Eglises n'est pas entendue dans les médias qui font place à l'arène des divisions politiques et non aux multiples initiatives d'entente et de respect.

2. Un second impératif de la foi partagée est la co-responsabilité dans le travail de réconciliation. Continuer à garder et à pouvoir dire ensemble le Credo de Nicée, 1700 ans plus tard, manifeste la capacité des Eglises de répondre de leur engagement. Nous pouvons attester que les divisions des siècles et des lieux n'ont pas eu le dernier mot, et que les Eglises séparées sont arrivées à refaire

un chemin commun, une synodalité volontaire, qui doit demeurer constructive pour l'avenir. Nous ne reviendrons pas en arrière.

Ainsi, dans leur chemin œcuménique, les Eglises, malgré leurs conflits, sont devenues des laboratoires de méthodes de réconciliation. Elles ont une expertise – sans que pour autant elles puissent être donneuses de leçons. Car leur expertise vient justement du fait qu'elles ont été elles-mêmes engluées dans les obscurités bien humaines. Elles ne sont pas des modèles, mais porteuses d'une expérience qui doit servir aux générations à venir.

Il nous faut partager avec honnêteté l'expérience du chemin qu'elles ont traversé, malgré la peur (qui est certainement l'affect unanimement partagé partout dans l'humanité), malgré les limites, les résistances et les trahisons. Tout cela, les Eglises le connaissent, non seulement du côté de leurs fidèles mais également dans les institutions ecclésiales. Il n'y a donc nulle gloire ou supériorité à défendre, mais simplement la conscience que les leçons de l'histoire doivent être intégrées pour l'avenir.

Quel que soit le passé et ses marbrures de violence et d'iniquité, les Eglises connaissent l'orientation du voyage : Jésus Christ « a détruit le mur de séparation : la haine » et il ne nous est pas permis de quitter ce chemin à sa suite. Il ne peut qu'être chemin en commun, et aux côtés de nos contemporains.

Les décennies à venir, suite aux guerres actuelles, vont amener de terribles conséquences des souffrances actuelles : les pauvretés, les crises, les rancœurs, les pulsions de vengeance, la haine. Les Eglises auront à être présentes et attentives pour ne pas hurler avec les loups identitaires, les rejets de « l'autre » et les fanatismes.

3. Une foi partagée a permis aux Eglises de s'exercer à des méthodes nuancées, structurées, permettant d'avancer ensemble avec des méthodes avérées efficaces, telles celles inspirées des dialogues œcuméniques et transposables aux situations politiques et sociales :

- Le premier pas de dialogue concerne les identités, souvent façonnées, voire fixées par la transmission historique. Un impératif de révision est donc celui de recouvrer la mémoire, non tronquée, non idéologique, du passé local ou national, pour ne pas perdre les leçons du passé. Dans les dialogues œcuméniques plus récents, les commissions sont arrivées à pouvoir formuler *ensemble* l'histoire vécue et subie. La confrontation entre les images réciproques de « l'ennemi », a permis de travailler sur les fausses constructions et les exagérations de la mémoire historique. (*Plusieurs exemples de « guérison des mémoires » existent ainsi dans les dialogues œcuméniques, nous avons fait un tel travail de guérison de la mémoire historique des deux côtés du Rhin, avec la Conférence des Eglises riveraines du Rhin, documenté dans un ouvrage de plus de 600 pages « Kirchengeschichte am Oberrhein », traduit aussi en français*)
- Comme pour le credo, le travail à partir de l'histoire, mais du côté des implications existentielles revient à interroger critiquement les interprétations constitutives des identités, des nationalités et délivrer des divisions indues (*par ex. la valorisation induite des martyres subis peut engendrer une fixation des*

*images de « l'autre » comme oppresseur même des siècles plus tard, même après de multiples changements dans la réalité politique et territoriale).*

- Un dialogue mené avec respect mutuel doit pouvoir aussi orienter vers la capacité de repentance, avec la finalité, là où cela est nécessaire, d'arriver à des demandes officielles de pardon.
- La méthode de l'œcuménisme a permis depuis Vatican II de distinguer entre le cœur de la foi et les affirmations théologiques moins centrales ; de même, entre ce que l'on veut affirmer comme sens et la diversité des formulations et langages liés aux habitudes culturelles et aux réalités historiques (*par exemple, la difficulté de célébrer Pâques à la même date paraît insensée vue de l'extérieur, d'autant plus que les mêmes critères régissent ce choix depuis le Concile de Nicée. Si ce ne sont que les calendriers qui séparent, pourquoi ne peut-on pas aujourd'hui s'aligner sur le temps astronomique réel ? On fait passer les identités culturelles avant l'impératif d'un signe mondial de témoignage partagé*)
- Cette distinction entre l'essentiel et ce qui est second (sans être secondaire) est aussi applicable dans les réalités sociales et les divisions culturelles.
- La discussion critique pourrait alors se concentrer sur des divisions là où règne encore une véritable séparation, en consacrant l'énergie nécessaire à différencier ce qui relève de malentendus ou de questions secondes, afin d'avancer vers les fondements communs et de vérifier quelle largeur de foi partagée peut être développée (comme ce fut le cas dans le Credo et ailleurs)
- Il est alors décisif d'accepter la correction mutuelle, indispensable à la transformation des personnes et des institutions.
- Quels que soient les progrès ou les retenues, le chemin commun n'est pas négociable et il s'agit dans une théologie *engagée*, voire *mutuellement engagée*, de travailler ensemble partout où cela est possible en se concentrant sur ce qui peut être don réciproque entre les Eglises (dans un œcuménisme qui selon moi devrait relever bien davantage de l'amitié que de l'amour qui est un affect bien plus ombrageux). Là encore ceci est transposable dans la vie en société.
- Face à l'urgence des affrontements et de la violence dans le monde dans tant de contextes et à tant de niveaux, et il ne peut plus s'agir de parler et de se rencontrer de manière « diplomatique », mais de se concentrer sur des actions et paroles importantes et praticables, et surtout de tenir parole pour qu'elles soient efficaces.

Il faut pour cela des personnalités dirigeantes courageuses, incorruptibles, non narcissiques, qui poussent les synodes à des décisions et valorisent les avancées réalisées. Et des fidèles qui s'engagent tout autant.

Du côté de la théologie, nous devons continuer à offrir une formation théologique actualisée, compétente, non idéologique, pour résister aux discours extrémistes et sans nuances.

4. Confesser un Credo trinitaire ne doit pas faire perdre ce qui est son sens fondamental et structurant : Dieu innommable manifesté en Jésus Christ, dont l'œuvre est poursuivie au-delà des temps par l'Esprit saint.

Paradoxalement, alors que le Credo trouve sa congruence et son centre en Jésus de Nazareth, dont l'histoire porte la trace attestée, on ose de moins en moins parler de lui. Plusieurs raisons expliquent cette pusillanimité: d'abord, sa radicalité d'engagement pour l'humain et pour les « petits » est dérangement à une époque qui valorise l'argent, le pouvoir, les solutions qui apportent la puissance. S'engager pour les pauvres et les personnes en difficulté est considéré comme une basse tâche ou réservée à des associations. De plus, il n'est plus compréhensible en quoi le martyr de Jésus aurait été plus décisif que celui de tant d'autres martyrs ou victimes. La « théologie de la croix » opposée à la « théologie de la gloire » ne fait plus sens. Le respect envers les autres religions incite aussi à cantonner Jésus dans une image d'homme humaniste ou éventuellement de sage ou de prophète.

Or c'est là couper la pointe du Credo de Nicée, qui comme les confessions de foi chrétiennes, ne parle pas seulement de Jésus de Nazareth, l'homme historique, mais le confesse comme Seigneur, vrai Dieu, Christ. C'est en effet un immense saut de la foi que d'affirmer que cet homme-là fut l'action de Dieu au milieu des siens – jusqu'au don de soi la mort. Non Dieu l'intangible souverain supérieur, mais livré aux puissances humaines destructrices – et pourtant ensuite révélé comme vrai et seul Dieu.

Or, en réalité, nous pourrions très bien avancer dans le dialogue non seulement avec les agnostiques, ou les athées, mais aussi avec les autres monothéismes par une réflexion plus approfondie sur l'action du Saint Esprit, qui poursuit *l'œuvre christique*. Parler aujourd'hui de Jésus comme « le Christ », c'est confesser que le Dieu éternel et inconnaissable s'est fait connaître comme miséricordieux. Nous ne pouvons savoir et dire qu'il est ainsi, et pas autrement, que grâce aux paroles et actions de Jésus de Nazareth. Car si celui-ci n'avait été qu'un simple homme – fût-il homme parfaitement engagé pour l'humain, comment pourrions-nous dire que *Dieu* est miséricordieux ? De plus, en confessant que c'est donc cette action de miséricorde qui se poursuit par l'Esprit-saint – donc dans cette *orientation christique* – il est évident qu'elle ne se limite plus à l'homme Jésus.

De plus, l'orientation christique ne manifeste-t-elle pas le cœur de toutes les religions qui considèrent que le divin – avec des noms différents - veut le bien et l'avenir d'un monde qui garde son humanité ? Garder au cœur du Credo Jésus comme le Christ, expression de la volonté de Dieu pour l'humanité, n'est pas une offense aux autres religions car valorise le meilleur : l'affirmation de la primauté absolue de la miséricorde, partagée par le cœur du judaïsme et le cœur de l'islam – pour ne parler que des monothéismes.

5. Confesser un Credo trinitaire a aussi des implications politiques et sociales. Car en l'absence d'un credo, les formes de spiritualités et d'ésotérismes de toute fantaisie peuvent revêtir Dieu de toutes les formes à leur convenance. Combien de pouvoirs bien terrestres réclament Dieu de leur côté, encore aujourd'hui !!! La rhétorique religieuse est instrumentalisée. Or Dieu a clairement indiqué de

quel côté il est, et pas seulement pour les chrétiens : du côté de la justice, du droit et du souci des « petits » - quel que soit le contexte.

Confesser la foi revient à se situer en tant que chrétiens et chrétiennes qui n'ont pas peur de valoriser un langage situé, un langage qui ne permet pas que des humains instrumentalisent pour leur avantage le nom de Dieu ou de Sauveur – surtout là où la volonté de Dieu et les critères sont clairement nommés et ne se situent ni du côté de la puissance ni de l'argent utilisé comme arme ou moyen de pression ou de critère de mesure.

Une autre confession de foi : La *Déclaration de Barmen*, en 1934 face à l'affirmation du *Führer* comme nouveau messie, a clairement rappelé qu'un seul Messie à tout jamais est le Sauveur, Jésus Christ. Cette affirmation de foi n'était pas politique, mais dans son contexte était une opposition à toute emprise sur l'affirmation de foi, et sur un rejet d'humains qui serait basé sur des instrumentalisations de la religion chrétienne. Cette confession christologique courageuse doit être rappelée dans nos contextes où la rhétorique religieuse du sauveur est instrumentalisée et sert de justification d'ambitions dans des conflits qui sont politiques et de profit économique avant tout. Le Credo est un engagement pour le droit à une foi critique (et auto-critique).

6. L'exercice même de s'engager à confesser la foi ensemble, avec le plus grand nombre d'Eglises, est un acte d'acceptation de corrections mutuelles critiques. Il pose donc déjà en tant que tel un obstacle à des radicalisations néfastes.

En cela, il est nécessaire qu'il soit critère de mesure de nos professions de foi actualisées et usitées dans nos différentes Eglises. C'est pourquoi nous restons redevables à ces fondamentaux pour toujours – même si nous les reformulons selon les langages des époques.

C'est aussi pour les Eglises un garde-fou contre la désespérance ambiante, et le droit à un horizon de transcendance. La foi répond à une autre autorité et à d'autres critères que les ambitions et les compétences humaines. Cette proclamation subversive permet d'accorder confiance aux possibilités divines même dans des sociétés sans horizon de transcendance, et de témoigner d'une qualité d'espérance plus large que les limitations sociales et contextuelles visibles.

Un engagement œcuménique poursuivi est indispensable. Il permet en particulier, outre le témoignage partagé, une représentation internationale commune pour réagir aux défis pour lesquels les Eglises isolées n'ont pas assez de voix. Nous ne pouvons pas encore parler d'autorité synodale commune, puisque chaque Eglise garde farouchement son autonomie de décisions – le Conseil Œcuménique des Eglises n'a pas ce pouvoir décisionnel commun. Mais il existe de nombreux lieux de partage théologique qui ont fait des avancées énormes. Par ailleurs des communions ecclésiales, qui incitent à participer aux synodes respectifs se sont développées. La finalité d'une concertation de plus en plus approfondie est évidente : davantage de soutien mutuel, car le temps n'est plus à la concurrence entre les Eglises ! Davantage de possibilités de témoignage et d'aide à partager dans les réalités locales : des

actions qui réunissent, le témoignage et le service des autres qui montrent l'Eglise chrétienne prête à agir pour les humains et non pour son propre intérêt de survie.

Mais au-delà des orientations sociales et structurelles, il nous faut urgemment et sans relâche travailler aux langages de la foi pour les contemporains. Pour un témoignage

- Capable d'introduire à la complexité de la réalité
- Compétent pour communiquer sur le sens de la vie et les événements au-delà des simplifications idéologiques que font médias populaires
- Ne manquant pas du courage de témoigner avec sens autocritique mais avec conviction bien argumentée de la foi et de son espérance
- N'oubliant pas de réfléchir à la réalité des limites de la condition humaine. Tout en ne transigeant pas sur une espérance qui demeure libre, car liée à la foi.

Elisabeth Parmentier